

Le monde est Zug-zug

Etienne
OLDENHOVE

(21) Permettez-moi, pour commencer, de vous citer le bref poème, ou plutôt la brève comptine qui a inspiré l'ensemble de mon intervention :

*A, B, C, D, ..., W, X, Y, Z.
Il s'est foulé la rate.
Le monde est Zug-zug.*

Ce poème, de très mauvaise facture, je vais tenter maintenant de le déployer devant vous et il perdra le peu de charme qu'il avait la prétention d'avoir.

Huit lettres d'abord, groupées symétriquement par quatre, les premières et les dernières de notre alphabet. La première est là parce qu'elle est, de fait, la première et parce qu'elle a été reconnue dans tout son dénuement par Lacan. Les trois suivantes sont là parce qu'elles sont les trois suivantes, tout simplement et pour indiquer l'indigence de l'inspiration. Le W vient redoubler le V de la Vorstellung et commémorer le Witz freudien. Le Z, quant à lui, annonce déjà le Zug-zug final, mais il n'est encore qu'une fleur ni éclos, ni fanée. (22) Quant au X et au Y, ils viennent rappeler que la lettre n'a connu son prodigieux essor qu'à se faire variable.

Entre ces deux groupes de lettres, il y a, ne l'oublions pas,

car l'essentiel est peut-être là, trois points de suspension qui symbolisent toutes les autres lettres de l'alphabet qui manquent, qui symbolisent la lettre manquante, manque qu'il nous faudra préciser. « Il s'est foulé la rate », car il est normal que le poète signale son essoufflement et l'énorme travail qu'il a accompli en concevant ce qui précède qu'il est presque indécent d'appeler un vers.

Enfin, « le monde est Zug-zug » : cela, c'est la chute, bête et brutale comme toutes les chutes. C'est aussi la morale de l'histoire et une tentative de réponse à la question qui nous est posée aujourd'hui « la psychanalyse est-elle une Weltanschauung ? » D'où vient ce Zug-zug ? Son orthographe vous a fait deviner qu'il nous vient de la langue allemande. Il nous est venu de cette langue par Freud d'abord, puis par Lacan qui a épinglé ce « der Zug » dans le travail que Freud fit sur l'identification¹. Mais « der Zug » est également un mot très commun en allemand, mot qui signifie tout simplement « le train ». Faudrait-il alors traduire Zug-zug par train-train, et mon intention aurait-elle été d'insinuer patement que le monde ne serait que train-train ? C'eût été un peu court. Le train-train, en allemand, ne se dit pas Zug-zug mais « der Trott ».

D'où vient alors le second Zug ? Il vient également de Freud. Travaillant cette année-ci la question du refoulement, je suis tombé sur cet autre emploi du Zug par Freud dans son écrit métapsychologique sur le refoulement².

Freud, parlant, à ce moment-là, du deuxième stade du refoulement, c'est-à-dire de ce qu'il appelle le refoulement proprement dit, nous dit que ce refoulement « *concerne les rejets psychiques du représentant refoulé, ou bien telles chaînes de pensées*³, *qui venant d'ailleurs, se trouvent être entrées (23) en relation associative avec lui* »⁴.

Cet autre usage du terme Zug par Freud a retenu toute mon attention et la retient encore et c'est à cette polysémie du Zug que je m'arrêterai aujourd'hui : ce Zug qui signifie à la fois le trait et la chaîne. Toutes les virtualités du paradoxe de l'*association libre* sont condensées dans ce Zug, chaîne et

1. Cf. *Psychologie des masses et analyse du moi*.

2. S. FREUD, *Métapsychologie*, Coll. Idées, Ed. N.R.F., p 48-49 ; ou *Oeuvres complètes*, Tome 13, Ed. PUF, p 191.

3. *Gedankenzüge*, dans le texte de Freud.

4. Dans ce même texte, il emploie Zug dans un autre de ses sens possibles en allemand, pour parler de « la structure de la succession des instances psychiques » (*dem Aufbau des psychischen Instanzenzuges*). Cf. S. FREUD, *Métapsychologie*, Coll. Idées, p 48 ou *Oeuvres complètes*, Tome 13, p 191).

trait. Concaténation signifiante qui nous enchaîne, mais sous la modalité d'une liberté, liberté qui n'est autre que celle du trait, de la coupure. Association, c'est également le nom de notre groupe, un des ressorts de notre identité. Bien qu'il semble ces derniers temps ne plus nous suffire, je le trouve plus que jamais judicieux du fait de ses connotations freudiennes. Il ne s'agirait pas de parler de la « Zug connection », mais c'est cependant ce mode d'association que nous avons choisi.

Je suis censé vous parler aujourd'hui de la conception du monde ou d'une conception du monde et je vous ai déjà engagés sur la voie du refoulement, qui est ce dont je veux parler en fait. Vous pourriez penser qu'ainsi, je vais faire un large détour par rapport à notre sujet. Il n'en est rien car tous les chemins mènent à Rome, c'est-à-dire au refoulement et c'est plutôt toute conception du monde qui est un détour par rapport au refoulement.

Jules Vernes a écrit *Le tour du monde en 80 jours*. Le zozo qui a écrit le petit poème que je vous ai cité tout à l'heure chercherait à indiquer qu'il serait possible de faire le tour du monde en une lettre. Ce qui rassemble ces deux auteurs, c'est que du monde, on peut faire le tour, on ne peut faire que le tour et non prétendre dire son être.

Lorsque j'ai entendu parler du thème de cette journée - « La psychanalyse est-elle une Weltanschauung, une conception du monde ? » -, j'ai immédiatement pensé, comme la plupart d'entre vous : « Non, elle ne l'est pas et ne peut pas l'être, comme Freud l'a déjà dit et comme Lacan l'a dit également ».

(24)Lacan le dit, me semble-t-il, au travers de certaines formules qu'il a martelées, telles que « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre » ou « Il n'y a pas de métalangage ».

Freud le dit de façon acerbe dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse* lorsqu'il fait remarquer que la psychanalyse n'est pas un Baedeker, c'est-à-dire une sorte de guide touristique qui se voudrait exhaustif⁵. Et cependant, la psychanalyse est loin de n'avoir rien à dire sur le monde. Ce qui s'est imposé à moi, c'est que la psychanalyse, aussi bien sa pratique que sa théorie, nous contraint à dire que le monde est ordonné (au sens de la paire ordonnée en logique). Il serait sans doute plus juste de dire que c'est notre rapport au monde qui est ordonné

5. S. FREUD, *Inhibition, Symptôme et Angoisse*, Paris, PUF, p 12.

plutôt que le monde lui-même. Et pourtant, je soutiens que l'expression « le monde est ordonné » n'est pas sans pertinence. Le monde n'est et ne sera jamais qu'une construction du sujet, et cette construction est profondément ordonnée par le désordre que le sujet y introduit inéluctablement par sa simple présence, sans qu'aucune intentionnalité ou idéologie n'y soient nécessaires.

Le monde, du fait de sa fondation, est au départ fondamentalement dysmorphique ou difforme, si vous préférez ce terme-là. La bonne forme derrière laquelle court toute conception du monde - je ne dis pas représentation ou appréhension ou tour du monde - n'est jamais qu'une tentative de refoulement secondaire de cette dysmorphie originelle du monde. Et, remarquez-le bien, cette dysmorphie originelle ne peut être taxée de mauvaise forme qu'au regard d'une bonne forme supposée.

Dysmorphie est à prendre dans son sens premier, c'est-à-dire non celui d'une forme mauvaise ou malheureuse, mais dans celui d'une négation ou d'une privation ($\Delta\upsilon\sigma$, en grec), d'une forme négative, de la forme de la négation (la seule forme qui soit). Cette dysmorphie peut certainement être décrite de diverses façons.

Une des façons de l'écrire est cette fameuse paire ordonnée dont je vous ai parlé l'été précédent à l'occasion de la reprise du séminaire de Lacan *D'un Autre à l'autre*. Cette paire ordonnée ne me lâche plus, elle me poursuit, me (25) persécute même à certains moments.

Je me permets de rappeler en deux mots ce dont il s'agit, pour ceux d'entre vous qui n'étaient pas présents au séminaire d'été. Une paire est un ensemble qui contient deux éléments différents, sans qu'une asymétrie puisse être assignée à ces éléments ; par exemple $\{a,b\}$ ou $\{b,a\}$. Une paire ordonnée, appelée également couple, est une paire où s'écrit l'asymétrie des éléments qui la constituent. A partir de la paire des éléments a et b , nous pouvons constituer deux couples ou deux paires ordonnées différentes, à savoir le couple $\langle a,b \rangle$ et le couple $\langle b,a \rangle$ ou écrit d'une façon plus explicite $\{\{a\},\{a,b\}\}$ et $\{\{b\},\{b,a\}\}$.

Lors de ce séminaire d'été, j'ai rappelé également qu'il est légitime de constituer une paire ordonnée à partir d'un seul élément, alors que l'on ne peut constituer une paire qu'à partir de deux éléments différents. J'en ai proposé l'écriture suivante : $\{\{a\},\{a,o\}\}$ et j'y ai lu que ce qu'écrivait fondamentalement

toute paire ordonnée, c'était cette différence fondamentale qui est à la base de la théorie des ensembles, à savoir qu'un même être mathématique, dans la théorie des ensembles, ne peut jamais être à la fois un ensemble et un élément de cet ensemble.

Si je rappelle très brièvement ces rudiments, c'est pour vous dire qu'il m'ont permis de relire la conceptualisation de Freud au sujet du refoulement, d'une façon renouvelée pour moi du moins. Je n'en reprendrai aujourd'hui que deux étapes saillantes.

La première date de 1896⁶ où Freud écrit déjà que l'inconscient est une seconde inscription et que le refoulement est un défaut de traduction⁷. Puis, dans son texte sur l'Inconscient, publié en français dans le recueil *Métapsychologie* - texte qui date de 1915 -, Freud revient sur cette intuition fondamentale d'une double inscription et il va jusqu'à la développer à la fin de ce texte extraordinaire sous la forme, à première vue très énigmatique, de la distinction qu'il introduit entre représentation de mot (*Wortvorstellung*) et (26)représentation de chose (*Sachvorstellung*)⁸.

Freud nous dit alors que la représentation consciente est constituée de la représentation de chose et de la représentation de mot afférente, tandis que la représentation inconsciente n'est constituée que de la représentation de chose seule.

Cette conceptualisation m'était toujours restée opaque. Elle commence à s'éclairer à partir du moment où elle est écrite et où l'on constate qu'elle écrit une paire ordonnée.

6. Il s'agit de la lettre 52 dans la correspondance entre Freud et Fliess.

7. In *La Naissance de la psychanalyse*, p. 155.

8. Cf. Section VII, « L'identification de l'Inconscient ».

$$\{ \{a\} \quad , \quad \{a, b\} \}$$

$$\left\{ \left\{ \begin{array}{l} \text{Représentation} \\ \text{de chose} \end{array} \right\} , \left\{ \begin{array}{l} \text{Représentation} \\ \text{de chose} \end{array} , \begin{array}{l} \text{Représentation} \\ \text{de mot} \end{array} \right\} \right\}$$

$$\{ \{Sv\} \quad , \quad \{Sv, Wv\} \}$$

Inconscient

Conscient

Si l'on ne s'enlise pas dans une tentative de compréhension de ce que seraient une représentation de chose et une représentation de mot, mais que l'on s'en tient à la structure formelle de la mise en place freudienne, l'on reste pantois devant cette articulation freudienne.

Car bien que la paire ordonnée n'ait pas attendu 1914 et sa formalisation logique par Norbert Wiener pour exister et opérer, il est cependant extraordinaire de constater qu'une année à peine après cette première mathématisation de la paire ordonnée, Freud, intuitivement, utilisa sa structure pour décrire le mécanisme du refoulement.

Tout ceci m'a amené à avancer l'hypothèse suivante :

- Le refoulement originaire est ce qui met en place l'écriture pour un sujet, à savoir l'inscription d'une différence fondamentale, d'une paire (27) ordonnée originaire, d'une dysmorphie originaire ;
- Le refoulement secondaire, quant à lui, est la constitution d'une paire au sens de la théorie des ensembles, d'une paire qui ne serait donc plus ordonnée ; il se veut déformation (*Entstellung*) de la difformité primitive, déformation qui à la fois commémore cette première dysmorphie et en cherchant à la corriger, ne fait évidemment que l'aggraver et appelle donc déjà le retour du refoulé.

Une autre voie, en apparence seulement, de faire sentir le génie de l'intuition freudienne de la double inscription est de reprendre la question par le biais de la différence entre appartenance et inclusion dans la théorie des ensembles.

Dans la théorie des ensembles, on ne peut écrire qu'un

ensemble s'appartiendrait à lui-même (autrement dit, on ne peut écrire $E \in E$) ; par contre, tout ensemble est un sous-ensemble de lui-même ($E \subset E$), à l'exception notoire de l'ensemble vide. C'est une autre façon de dire que tout être mathématique peut fonctionner tantôt comme élément, tantôt comme ensemble, mais *pas en même temps*.

Or, ce qui importe au sujet, ce n'est pas d'être inclus dans le monde - un de ses vœux les plus intenses est au contraire d'être hors monde - ce qui importe au sujet, c'est d'*appartenir* au monde. Ce qui est intéressant, c'est de constater que le sujet ne pourra appartenir au monde qu'à être différent du monde, qu'à être immonde.

Avant de conclure, je vais reprendre notre question par un biais plus explicitement clinique. Je me suis, en effet, rendu compte que le thème de nos journées et le travail plus théorique que j'ai tenté de réaliser cette année, m'avait rendu beaucoup plus sensible dans ma pratique à un symptôme très commun, celui de la dysmorphophobie. Ce symptôme est très commun parce qu'il se retrouve dans diverses structures, dans toutes les structures mêmes : de la psychose à la névrose, en passant par les maladies psychosomatiques et surtout par l'anorexie mentale où il est constant. Ce symptôme n'est donc pas tellement pathognomonique d'une structure, signant par là son lien à une question qui les traverse toutes.

Actuellement, je dirais que toute dysmorphophobie est un *trouble réel (28) de la vision*. Quand quelqu'un se voit difforme partiellement ou globalement, il se voit réellement ainsi. Il y a deux raisons d'établir un lien entre dysmorphophobie et conception du monde. La première est celle-ci : une dysmorphophobie porte sur le corps propre. Mais la vision que l'on a de son corps est toujours fonction de la vision que l'on a du monde, c'est-à-dire de la forme que l'on attribue au corps de l'Autre (du grand Autre). La seconde raison tient non plus au monde comme corps, mais à la vision. Car, en allemand, *Anschauung* signifie « contemplation, intuition, point de vue, manière de voir » et renvoie donc au registre de la vue, à tel point que le concept philosophique de *Weltanschauung* est souvent traduit par l'expression française « vision du monde ».

Ceci m'a amené à me réinterroger une fois de plus sur la vision, et plus spécifiquement sur la vision dite binoculaire. La *vision* est dite *binoculaire* à partir du moment où elle est le résultat de la coordination de deux yeux, de deux foyers, de deux points de vue. La vision binoculaire est donc constituée

par une paire ordonnée. Il ne suffit pas que les deux foyers de vision soient distincts dans l'espace pour qu'il y ait vision binoculaire. Il faut sûrement qu'ils soient articulés *logiquement* pour qu'il y ait vision binoculaire. Autrement dit, dans la constitution de l'être humain, l'émergence de la vision binoculaire doit être contemporaine de celle de l'écriture et de la lecture. Le *regard*, en effet, *lit plus qu'il ne voit*.

La vision binoculaire doit correspondre à l'inscription dans notre physiologie corporelle de l'incompatibilité de la simultanéité de l'élément d'un ensemble avec l'ensemble lui-même. Elle est donc *temporalisation de la vision*. Caractéristique que vient malmener de plus en plus l'invention et l'usage des fameuses *windows* en informatique. Pourquoi ? A première vue, l'on pourrait penser que ces fenêtres introduisent une profondeur de champ dans la vision que l'on pourrait avoir de ce qui s'affiche sur l'écran et que donc elles illustreraient bien une paire ordonnée, en distinguant élément d'un ensemble et ensemble lui-même. Je pense qu'il n'en est rien et qu'une telle fenêtre ne se réfère qu'à la relation d'inclusion et non à celle d'appartenance. Cela nous donne bien une relation d'inclusion à l'infini si on le veut, une relation d'emboîtement obsessionnel, mais non une relation d'appartenance qui, elle, suppose, toujours une différence radicale. Les *windows* annulent donc toute perspective, occultent ce point aveugle où intérieur et extérieur (29)volent en éclat, s'évanouissent pour s'échanger.

Pour conclure, je résumerai l'essentiel de mon propos. La psychanalyse est loin de n'avoir rien à dire sur le monde. Cependant, elle ne peut que récuser, c'est-à-dire ramener au refoulement (secondaire) que cela suppose toujours, une expression telle que celle de *Weltanschauung*. A celle-ci, il faut substituer celle plus juste et moins prétentieuse de « *lecture du monde* » car le monde est écrit d'abord. C'est pourquoi, j'ai eu l'impertinence de le qualifier de *Zug-zug*. Le monde est toujours pris dans une double inscription comme Freud l'avait pressenti dès le début de son œuvre et comme il l'a explicité ensuite, Lacan prenant le relais pour en « exténuer » la forme, pour la mathématiser. La lettre manque, non pas en ce qu'une lettre manquerait à la chaîne des lettres au, *Zug* des lettres, mais en ce que toute lettre comme *Zug*, comme trait, manque fondamentalement à la chaîne des lettres.

Enfin, y aurait-il une conception de la psychanalyse comme monde ? Absolument pas. Là aussi, il nous faut passer par une paire ordonnée : nous ne pouvons être lacanien que par un

retour à Freud et être freudien qu'au travers d'une lecture lacanienne.